

# Hommage à Michel Lapeyre

Michel Lapeyre fut mon étudiant, mon collègue et camarade à l'université Toulouse-le Mirail, mon ami. Je fus son associé dans l'École de la Cause freudienne, l'Association Freud avec Lacan, les Forums, l'Association de psychanalyse Jacques Lacan. Je le fus aussi dans les revues *Pas tant*, *Six-quatre-deux*, *Barca !*, *Trèfle*, *Psychanalyse*. Jamais loin l'un de l'autre donc. Il nous a donné à lire des textes d'une fluidité exemplaire, dont l'humanisme n'était pas coupé d'eau. Le texte qu'on va lire est l'un des trois qu'il a écrits l'été précédent son décès, dont je suppose qu'il avait, de quelque façon, le pré-sentiment. Ce numéro 17 de *Psychanalyse* lui est dédié.

Pierre Bruno.

## L'association, à la lettre

---

**Michel LAPEYRE**

Pour la deuxième fois, je reprends donc mon stylo, avec l'idée de poursuivre ma réflexion, cette fois sur la question de l'association. [...] J'aurais mauvaise grâce à me dérober à la critique, examen et éloge, de cette drôle de chose qu'on fabrique autant qu'on y adhère, qui s'impose d'emblée autant qu'on la cherche toujours. Je ne crois pas, c'est ce que je dirai d'abord, qu'on y échappe comme analyste, même (et surtout ?) quand on est en « free lance », que ce soit de fait ou par choix, qu'on y soit réduit ou qu'on se pose comme tel.

Je commence par cette remarque non seulement parce qu'il y a beaucoup, peut-être de plus en plus, d'analystes qui se lancent sans avoir de recommandation d'un groupe quelconque, voire en dehors ou même contre, mais aussi parce que l'analyste est une sorte bizarre de « self-made man » (Lacan le disait de lui-même en tout cas) et que c'est au groupe à recevoir et à accueillir ça, ou mieux à le favoriser, et sans doute pas à s'y opposer ni à s'en faire l'étalon de référence, la mesure de garantie, le lieu ou l'instance d'autorisation. *Self-made man*, certes pas à la mode capitaliste, « narcynique » par essence, mais de manière congruente avec le discours analytique (ou discours de l'analyste) qui fait place avant tout à l'analyste, à ce qu'il y ait « de l'analyste » : non pas tel ou tel type d'analyste, mais l'analyste en tout genre (même mauvais ? Pourquoi pas ? N'était-ce pas le cas de Freud, « bourgeois rangé de Vienne » particulièrement dérangeant, et de Lacan, mélange de dandy surréaliste et de titi parisien ?) ; l'analyste comme possibilité et contingence, « possibilité d'une île » (Houellebecq) et contingence d'un « archipel » (Glissant) ; l'analyste qui ne s'autorise que de lui-même... et de quelques autres. Si on pensait l'association non comme entreprise de fabrication de l'analyste (usine, université, cour des miracles, voire école) mais comme lieu d'abri et base d'opérations pour la psychanalyse et ses agents doubles (il n'y a jamais d'agents que doubles, comme le dit Lacan dans *L'envers de la psychanalyse*), autrement dit pour un travail collectif et une œuvre en commun d'analystes qui ne se tiendraient que comme « free lances » au lieu de se poser dans des relations de pouvoir et de concurrence, dans des rapports de domination et de condescendance (avec le cortège de peur et d'intimidation, de chantage et de servitude volontaire qui

l'accompagne), si on construisait l'association de cette manière, alors on aurait quelques chances d'obtenir une organisation enfin digne de la psychanalyse et de la passe, et partant de faire école. Il s'agit bien plus, on s'en doute, que de regrouper une somme de « free lances » dans un ensemble « neutre » ou impartial. Je crois aussi que ça donnerait une idée et un prototype de ce qu'est de fait (et non pas seulement de droit ou à titre d'idéal) un rapport interhumain comme tel, un lien social humain en tant que tel (entre oxymore – est-ce que ça existe ? – et tautologie – qu'existe-t-il d'autre qui soit susceptible de conserver, maintenir et prolonger l'humanité et la relation à la substance humaine ?). Si c'est le cas, on imagine aisément qu'une telle association ne resterait pas sans effets au-delà d'elle-même, montrant ainsi l'utilité publique de la psychanalyse : sans bruit ni fureur, sans publicité ni « communication » (soit cette idée bien propre, selon Lacan, à nous faire rire : pour ma part, incorrigible dans mes recherches de contrepèteries, j'estime que « communiquer », c'est niquer le commun, ce que démontrent d'abondance les ravages des idéaux, prétendus « démocratiques », de la transparence, surtout lorsqu'ils sont flanqués des industries et des commerces de la surveillance et de l'assurance).

Bien sûr, on ne manquera pas d'objecter que ça, c'est la porte ouverte à la charlatanerie, à l'imposture, à l'escroquerie : n'importe qui peut s'autoriser comme analyste, scandale ! On sait la réponse de Lacan : à s'autoriser de lui-même, il n'y a que l'analyste comme tel. Or, ça ne se décrète pas, ça se démontre. Ça ne se prouve pas (les preuves fatiguent la vérité, c'est même leur seul mérite et leur ultime limite, qui sont aussi celles du concept lui-même, dans toute sa portée et dans son empan) ; ça s'éprouve et ça se met à l'épreuve (du trauma, de la rencontre, du féminin ; de la création, de l'œuvre et de l'acte). N'y a-t-il pas pire charlatanerie que de récuser celle de la parole (le charlatan, de l'italien, c'est le parleur dans sa « parlure ») ? N'y a-t-il pas pire imposture que de méconnaître celle du langage (qui n'assure aucune position mais requiert celle qui consiste à s'emparer de lui, à s'en parer, à s'en séparer) ? N'y a-t-il pas pire escroquerie que celle qui ignore le discours (Lacan n'a-t-il pas évoqué « l'escroquerie psychanalytique » ?) ? S'autoriser de soi-même implique d'être averti de tout cela et de s'aviser des conséquences. Avant même qu'il soit question, pour celui qui parle, du bla-bla-bla (du « chattering ») jusqu'au dire, pour celui qui *prend* la parole pour parler en son nom propre, il s'agit de « s'y mettre » et d'« y mettre du sien » ; sans quoi l'usage du langage serait pure mécanique (moulin à paroles) et grâce à quoi toute entrée dans le langage est déjà création et tout emploi de la parole d'emblée poétique (en chaque homme un poète) ; sans quoi l'adhésion à un discours serait pure et simple détermination, anatomie d'un destin, si j'ose dire, alors qu'il est loisible à chacun de marquer les discours en exercice, auxquels il se réfère et se rallie, de son style, pour ne pas dire de son signe.

En ce qui concerne l'analyste, on sait depuis Freud et avec Lacan qu'il doit payer de sa personne, de ses mots, de son jugement le plus intime, ce qui n'est en rien assuré ni par le langage, ni par la parole, ni par le discours en eux-mêmes, mais bien dans le rapport, reconnu et engagé et assumé et consenti, de chacun... au langage, à la parole, au discours (qu'on habite, qu'on prend, auquel on se tient). Si donc l'association ne s'incline pas devant cette marge qu'exige et que garde le « s'autoriser de soi-même », si l'association se raidit au contraire au nom d'une orthodoxie ou d'une doxa, quelle qu'elle soit, si elle ne préserve pas jusqu'à le creuser l'écart « hérétique » dont la psychanalyse demande l'effort à chacun devenant analysant puis analysé, ou à plus forte raison virant de là à l'analyste, alors ladite association rate son but, manque à ses tâches. Plus grave peut-être encore, elle peut se faire le relais ou l'instrument des pires soumissions, des plus viles servitudes. Lacan ne soulignait-il pas le danger que l'analyse vire au discours pesteux, tout entier au service du discours capitaliste ? Ce n'est pas une menace en l'air : on sait bien ce que l'AWOL (*american way of life*) a failli faire de la psychanalyse, qui a bien failli ne pas y survivre (et s'il n'y avait pas eu Lacan !?...). Et on aurait tort de croire que nous sommes désormais protégés de tels remugles à jamais (quand, par exemple, certains analystes, en Italie ou ailleurs, se vantent de leur rôle de consultants auprès de certains gouvernements qui ne font pas spécialement honneur à la démocratie : l'aventure de Bernaëys, le neveu de Freud, qui a versé aux États-Unis dans la publicité et la propagande politiques, continue sous d'autres cieux et avec d'autres maîtres mots).

On n'aurait donc que le choix entre le risque du discours pesteux et le risque de charlatanerie ? Plus précisément, on n'aurait le choix que d'affronter, individuellement et collectivement, le risque incontournable du choix fou qui fait l'analyste, par quoi et par où se fait l'analyste. Et grâce à la passe, nous savons que ce pari à engager, ce choix à effectuer sont entièrement individuels et collectifs. Je me dois d'ailleurs de corriger un peu cette dernière formule : ce choix et ce pari ne sont authentiquement individuels (personnels) que dans la mesure où ils sont absolument collectifs (sociaux). Je n'en veux pour preuve que ce que j'ai cru comprendre de certains dysfonctionnements des jurys ou des cartels de passe : les réponses de complaisance ou au contraire malthusiennes semblent provenir de décisions précipitées qui ne respectent pas le temps logique et qui, en même temps et du même coup, éludent les étapes et la constitution du collectif. Je ne dirai pas donc que la bonne association, c'est celle qui permet à la multiplicité des passes d'avoir lieu et à la diversité des passants d'être reçus et accueillis ; je dirai plutôt que c'est le sort fait à la passe et aux passeurs, aux passants et aux passes, et aussi à ce qu'en font à la suite les nommés AE, c'est cela qui fait l'association comme telle, son passé, son présent et son avenir, ainsi que les conséquences qu'il est susceptible et capable d'avoir dans le monde, pour son époque et, pourquoi pas, sur l'histoire. Pas moyen de réduire l'association à un cadre creux à remplir au mieux, ni à un décor à habiter convenablement.

Je prendrais volontiers, comme « inspiration » de l'association freudienne, la fameuse « Injonction faite à Irma », ce qui n'est pas si mal mais pose quand même des problèmes. C'est elle qui donne la formule définitive : il n'y a pas d'autre mot que le mot (pas d'autre clef que la lettre). Elle permet de rendre compte du rêve comme phénomène de l'inconscient, elle ouvre l'accès et permet d'ordonner les éléments du rêve – notamment les différents « personnages » qui le hantent, le trio des clowns, le trio des figures féminines, etc. –, et enfin elle cerne l'angoisse et confronte à l'horreur, avec toutes les conséquences que cela comporte, cet affrontement et cette traversée, pour trouver la « solution » du désir. On pourrait fort bien y voir une description (comique ? tragique ?) de l'association analytique. Plus généralement, elle montre, ainsi que nous l'a enseigné Lacan, que c'est à partir de l'entrée dans le langage, de l'introduction (injection, introjection !) du symbolique que se fait l'articulation avec l'imaginaire et le réel (chacun ayant sa consistance et sa dignité). C'est à reprendre cette introduction-injection-introjection que l'analyste, dans et par la direction de la cure, découvre comment l'expérience peut être menée jusqu'au bout, mais aussi que ce qui la conduit à son terme ou dans une impasse, c'est ce qui l'oriente soit du côté de l'exercice d'un pouvoir (influence, persuasion, suggestion, hypnose), soit en fonction du renoncement au pouvoir (abandon de l'hypnose, maniement du transfert). RSI ! Ici aussi, on retrouvera aisément des exemples connus de fonctionnements de l'institution analytique, aussi nombreux qu'opposés, aussi divers qu'antagonistes. Au fond, nous avons là ce que nous a légué Freud : un bout de réel, en fin de compte (on se souvient peut-être du cercle secret et de la distribution d'anneaux à chacun de ses membres), un bout de réel devenu Autre enfin avec sa disparition, et qui fait loi longtemps après. Au risque que la psychanalyse se perde dans les recommandations de la médecine, dans les commandements de la science, dans les normes et les modes de l'Université, ou pire encore dans l'obscurantisme des psychothérapies.

Nous, nous n'hésitons pas à dire, au-delà ou en deçà de notre admiration, notre reconnaissance et notre gratitude envers Freud et Lacan : Freud parce que c'est lui qui a inventé la psychanalyse, Lacan parce que c'est lui qui a montré qu'on ne pouvait pas la laisser – en réserver le privilège – à ses liquidateurs, et qu'il fallait, pour cela, forger un collectif qui serve d'abri et de base pour une réinvention constante de la psychanalyse : ni caserne triste ni forteresse vide, ni académie ronronnante ni usine à concepts, ni secte ni caste, mais plutôt, pourquoi ne pas le dire ainsi, « abbaye de Thélème », ouverte et joyeuse (soit qui connaisse le « gay savoir »). Or, je crois que ce qui a aidé Lacan en ce sens, c'est d'avoir pris au sérieux une formule freudienne opposant psychothérapie et psychanalyse : celle-là procédant et opérant « per via di porre » (en ajoutant, voire en rajoutant), celle-ci « per via di levare » (en ôtant, en enlevant). C'est bien d'extraction qu'il s'agit avec l'analyse et plus encore dans la passe : extraire ce qui est et reste, en chacun, inoubliable, irremplaçable, parce que foncièrement singulier (au-delà et au travers de l'original, enfin reconnu, du bizarre, enfin assumé,

de l'étranger, enfin rencontré et fréquenté). Extraire donc le symptôme, c'est-à-dire paradoxalement ce qui est (ou contient, recèle, traite) le plus « asocial », soit en tout un chacun le prolétaire. L'analyse, la cure, c'est bien une pratique asociale (comme le disait Maud Mannoni) qui relève et révèle dans l'analysant ce qu'il a de plus asocial et antisocial : certainement pas pour l'entretenir et le cultiver, pas pour l'y réduire et l'y confiner, mais pour qu'il en prenne la mesure, qu'il en prenne acte et qu'il en réponde de lui-même. L'analyse le ramène à ses affaires, grandes et petites, sombres et louches, pour qu'il finisse par s'en mêler au lieu de les déléguer ou de les attribuer... à d'autres. La passe, tout de même, c'est du moins ce qu'il me semble, pousse les choses un peu plus loin que là où l'analyse laisse l'analysant, à la fin, comme analysé, c'est-à-dire libre et responsable, mais à qui il reste encore, à qui il ne reste plus qu'à utiliser cette liberté acquise et cette responsabilité consentie. Autrement dit, la passe dit et fait quelque chose de cet asocial en chacun, une fois celui-ci admis et non plus renié, accepté et non plus dénié, traité et non plus nié. Autrement dit encore, la passe, c'est la passe de l'inhumain, soit de ce qui sépare les êtres humains, et ce dans un premier temps : c'est l'affirmation du prolétaire. « Il n'y a qu'un symptôme social : chaque individu est un prolétaire et n'a nul discours de quoi faire lien social, autrement dit semblant. » Mais, dans un deuxième temps, la passe, c'est ce qui se met en place, ce qui se forge, se renouvelle, s'invente comme lien entre les séparés, ce qui fait que chacun « s'entre » entre ses semblables, devient et reste « un-entre-autres », bien sûr en passant par son symptôme individuel. Soit la manière dont il joue et déjoue l'asocial en lui, plutôt que de s'y livrer ou de s'en plaindre, de s'en vanter et d'en abuser. Alors, bien sûr que si on construit une association comme ça, qui parte (et qui part effectivement) du symptôme social, pour passer par le symptôme individuel, pour aboutir au sinthome, bien sûr qu'on a à faire avec une autre association, une association toujours autre et ailleurs que là où on l'attend d'ordinaire, c'est-à-dire en réalité du côté (pente vers l'inertie, tendance à ne rien foutre, tentation de la destruction et de l'autodestruction, tentative de pouvoir) de l'institution pure et dure, soit débarassée de l'association, avec ses tours et ses détours. Association de prolétaires ? Sans doute pas, mais en revanche association qui ne recule pas devant le prolétaire (horde sauvage, troupe barbare, foule d'analphabètes), qui ne refuse pas le prolétaire (misère pathologique et malheur banal), qui ne récuse pas la voix du prolétaire (malaise et impasse dans la civilisation). Sans doute ce que je dis là est extrêmement trivial (déjà chez Freud et même avant lui, encore chez Lacan et y compris après lui). Et pourtant, qui peut nier que l'institution analytique (l'institutionnalisation de l'analyse) n'a de cesse d'oublier, ou de démentir, l'origine, obscure et glauque, de la psychanalyse, tandis que l'association (le mouvement qui tend à maintenir l'analyse comme œuvre commune d'utilité publique) a le plus grand mal à faire valoir que la psychanalyse n'est pas du fait de l'obéissance à une doxa, de la mise en conformité vis-à-vis de normes, mais qu'elle procède du choix fou de l'analyste et du pari risqué de le soutenir.

C'est la raison pour laquelle je pense qu'il n'y a d'association que libre, qu'il n'y a pas d'autre association que la très freudienne association libre, dont on sait que c'est presque une contradiction « in adjecto », un oxymore (dit-on une ou un d'ailleurs, d'un coup, je ne sais plus, mais je préférerais pour l'occasion que ce soit au féminin !). D'une part, l'association libre n'est pas sans autre et sans Autre (du transfert à la pulsion... en passant par l'inconscient et la répétition : le transfert, supposition de l'Autre ; la pulsion, dans la demande et le désir *de* et à l'Autre ; la répétition et l'autre dans le même ; l'inconscient et l'Autre Scène). En même temps, l'association libre ne va pas sans objection faite à l'Autre ni sans protestation du sujet. En effet, l'association libre mobilise défenses et résistances, avant de contribuer à lever celles-là et à vaincre celles-ci. Plus généralement, la psychanalyse, elle aussi, est pour la défense des démunis (elle n'ignore pas la détresse humaine, elle ne méprise pas les bas-fonds, elle fait appel au prolétaire et le réveille en chacun pour veiller sur lui), et par ailleurs, comme le dit Freud lui-même, la psychanalyse est comme une femme, elle doit commencer par résister. On voit que l'association libre, au sens le plus freudien du terme, est d'emblée un paradoxe : elle n'est pas sans contrainte et elle ne va pas sans « dissociation ». On peut penser que cette contrainte est une exigence qui relève de la logique, comme après tout la liberté elle-même (puisque comme telle, entre « liberté de s'en foutre », risque de la folie d'une part et d'autre part gaieté du désir, joie de l'invention, elle n'a rien à voir avec « le discours délirant de la liberté »). On peut penser aussi que cette « dissociation » se déploie non comme rupture (celle dont le discours capitaliste est si friand, lui qui hait la société et ne veut avoir à connaître que des individus) mais dans le mouvement d'aliénation-séparation (et retour). Elle est, cette dissociation (action « positive », si j'ose dire, de l'asocial et de l'antisocial), à poser tant au moment de la fondation qu'à celui de la dissolution. Pourtant, j'espère pouvoir y revenir, il ne s'agit pas tant de la dissociation avec ce qui entoure (et cerne) l'association que de celle qui s'active ou qui est à activer d'emblée, d'ores et déjà, et toujours encore, entre les membres de l'association eux-mêmes, à chaque étape de l'association, comme condition même de celle-ci et non pas comme ce qui y contrevient (guerre, civile ou pas, lutte de places, concurrence pour le pouvoir). Car, et tant pis si c'est une lapalissade, puisque quand même très peu s'y font, on ne peut lier que ce qui est séparé (ne peut chercher – et trouver – à être solidaire que celui qui s'éprouve – et se sait – solitaire). Ainsi, l'individu ne s'oppose pas au collectif, et réciproquement : sauf à confondre le collectif avec telle ou telle collectivisation (et le capitalisme est le premier champion en la matière), qui est le fait d'une domination et d'une exploitation, d'un pouvoir et de ses abus ; sauf à assimiler l'individu au « calculateur égoïste » (rentier, actionnaire, et plus largement pratiquant de l'idéologie de la libre entreprise, dont on sait ce que Lacan pensait !). Je vais y revenir, mais pour nous pas de l'un sans l'autre, pas de boiterie de l'ensemble sans la claudication de l'un *ou* de l'autre, pas de clocherie qui ne sollicite une correction de l'un *et* de l'autre.



Il est clair que, de Freud à Lacan, il y a, à cet égard, c'est-à-dire concernant, de façon générale, le groupe social, et plus particulièrement la constitution de l'association, il y a donc un virage : que Freud négocie, entame et engage et que Lacan achève en frayant une voie nouvelle. Ce que l'un commence, l'autre le poursuit mais en suivant la pente, le « clinamen » que le début comportait déjà et masquait encore. Je dis cela parce que je reste convaincu que nous devons développer la psychanalyse contre Freud et Lacan, en nous appuyant et aussi en nous dressant contre eux, à l'occasion : non pour le plaisir de les contrer, qui n'a aucun intérêt (dans ce cas, il vaut mieux se tourner vers les joies de l'existence et les jouissances de la vie, de l'art à la science et jusqu'aux douceurs du quotidien, et dans mon esprit cela n'a rien de péjoratif, loin de là, je préfère ça, et de beaucoup, à la politique du mépris ou de la condescendance de certains philosophes et intellectuels envers la psychanalyse), mais pour jouer de la contradiction ou la faire jouer. En tout état de cause, on ne peut critiquer (au sens noble) Freud *ou* Lacan *ou* les deux qu'avec Freud *et* Lacan. En effet, je ne vois pas bien ce que signifieraient la transmission de la psychanalyse mais aussi la création d'associations pour ce faire si l'on ne devait retenir que le dernier état de la doctrine et que les plus récentes nouveautés (pour ne pas dire « modes ») de la pratique, comme on le fait par contre, et en s'en vantant, dans le discours de la science. Nous sommes condamnés à réinventer la psychanalyse de notre temps, c'est-à-dire en la mesurant, en l'obligeant à se mesurer à notre époque, comme Freud et Lacan l'ont fait à leur tour (le premier et le second). Donc nous pratiquons la psychanalyse, nous parlons de psychanalyse, nous disons le phénomène analytique avec *et* contre Freud *et* Lacan.

Ce long préambule parce que, même s'il est vrai que l'association psychanalytique mise en place autour de Freud (plutôt que par lui ?) a travaillé finalement à l'encontre de la psychanalyse, il n'en reste pas moins vrai que la doctrine freudienne comprend des ressources autres que les conceptions qui ont inspiré l'établissement de l'Internationale, des ressources antagonistes avec les théories qui guident sa politique. Car ces conceptions et ces théories, plus que de la psychanalyse, relèveraient plutôt, au mieux, de l'Église et de l'armée (théologie et discipline), de l'Université et de l'Académie de médecine et des sciences sociales morales et politiques. Encore faut-il ajouter que c'est dans le meilleur des cas et non sans quelque aveuglement, car cette institution aurait tout à gagner à reconnaître, à assumer et à éclairer-éclaircir ces affiliations, ce qu'elle est loin de faire. On peut évoquer ici les travaux de Pierre Legendre, qui visait l'institution moderne européenne et qui touchait (à mort ? ou pour une renaissance ?) de nombreux exemples d'institutions, y compris les psychanalytiques, et même celles dont nous étions alors ou sommes encore membres, ou proches. En fait, en refusant d'explicitier ces références déjà douteuses mais qui servaient encore de dernier rempart à la psychanalyse, ladite Internationale s'est trouvée plongée en plein dans l'AWOL (*american way of life*) et dans l'idéologie de la libre

entreprise, puisant, et donnant aussi, sa garantie auprès du libéralisme, au service ni plus ni moins du capitalisme. Soit ce système économique et politique, et cette idéologie ou ce discours, qui ne connaissent que la religion du profit et qui n'ont comme morale et comme éthique que la rationalisation (la « modernisation », la réforme) de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Or je prétends, je maintiens et j'affirme que la psychanalyse n'est pas une conséquence, une déduction, une retombée du capitalisme, mais tout au contraire une alternative au discours capitaliste, et ce depuis ses débuts : ou le capitalisme ou la psychanalyse, il faut choisir. Le capitalisme, entreprise de déshumanisation ; la psychanalyse, inventée alors que la relation à la substance humaine était en danger (Lacan). Le capitalisme qui, dans toute son histoire, porte atteinte non seulement aux civilisations mais surtout au processus de civilisation, qui s'en prend non seulement aux cultures mais surtout au processus culturel qui se développe et se déroule au-dessus de l'humanité (Freud), qui s'attaque non seulement aux sociétés mais surtout aux processus sociaux (rapports et liens) qui permettent le « vivre ensemble ». La psychanalyse, certes, met en cause la civilisation (elle est « ennemie de la civilisation », dit Freud) mais en tant que système figé, la culture mais en tant que volonté d'emprise, la société mais en tant qu'ordre mortifère et norme mortifiante : elle soutient en revanche les processus qui les animent et les activent, au plus près du malaise et de l'impasse, sans ignorer la lutte et la contradiction, en connaissance de cause du conflit et de la division. Autrement dit, et pour résumer, dès ses débuts, la psychanalyse (et Freud ne cesse d'y revenir) ne craint pas d'opposer l'individu et la société : pas du tout pour faire primer (et frimer !) l'individu sur la société, ainsi que le théorise la psychologie, avec le libéralisme, et que le pratique à outrance le capitalisme, paradoxalement à l'aide de l'État (non l'État providence mais celui des pouvoirs régaliens) ; pas du tout non plus pour faire primer (et brimer) la société sur l'individu, à l'instar de la sociologie et sans doute aussi de la religion.

Freud ne dissocie jamais le personnel du social, l'individuel du collectif. La liste des textes explicites en ce sens est impressionnante : depuis « L'esquisse... », qui corréle la mise en place de l'appareil psychique avec le rapport à « l'Autre préhistorique » et au prochain (« Nebenmensch »), jusqu'à l'étrange écrit sur le président Wilson, qui s'applique à retrouver la décision par laquelle le célèbre président à la fois inaugure sa dégradation et sa déchéance, et par ailleurs précipite la conclusion du fameux traité de Versailles, aux conséquences néfastes pour l'Europe et le monde et la civilisation. Et, de *Totem et tabou* à *L'homme Moïse*, sans parler de *Malaise...* et de *L'avenir...*, on ne compte plus les passages de l'œuvre de Freud où il solidarise, voire homogénéise, les pas faits, ou ratés, par les individus et l'invention, ou au contraire la dégénérescence, de collectifs divers, religieux, politiques, scientifiques, artistiques (sans oublier ceux que l'Œdipe et la castration amènent à considérer non pas certes comme

modèles, idéaux ou archétypes, mais comme prototype, du côté de la famille). Or, là où on repère, assez aisément me semble-t-il, ce qui prépare le virage dont j'ai parlé (moins de Freud à Lacan que de la psychanalyse à la psychanalyse... par la passe), c'est là où Freud situe la limite de l'opposition individu-société, non pas la fin de la contradiction, de la lutte, de la division, de la tension, mais le moment où elles s'achèvent ou plutôt se parachèvent : non pour disparaître, et s'effacer, mais pour toucher, et extraire, un noyau dur, indialectisable au fond, dont il paraît évident qu'il constituera le ressort, le moteur, la cause (point d'appui et levier) d'un nouveau départ. C'est dans le texte sur « La psychologie collective et l'analyse du moi » qu'il y a cette trouvaille. On sait que Freud y rend compte de la foule conventionnelle (Église, armée, société savante, école...) par les jeux de l'amour et de l'identification, qui règlent les relations des pairs entre eux sous l'égide du chef (substitut du père ?) et qui font ainsi se mettre en rangs et marcher au pas les membres et l'ensemble. Mais Freud ajoute qu'il y a toujours, de fait, autant sinon plus qu'en droit, la possibilité de se dérober à l'influence de la foule, à cette persuasion et à cette suggestion (qui peut aller jusqu'à l'extrême de l'hypnose), en prenant appui (que ce soit volontairement ou involontairement, de manière délibérée ou, en quelque sorte, à titre d'acte manqué) sur tout ce qui résiste à ces rapports figés, sur tout ce qui contribue à dissoudre le ciment social plus ou moins hypnotique.

De quoi s'agit-il ? On s'en doute un peu, mais cette mise en série montre que la doctrine freudienne (« la psychologie individuelle est d'emblée sociale »), malgré ou à cause de son aspect basique, est tout, malgré les apparences, sauf simplette. Quelle est cette série, quelles sont les occurrences qui mettent en cause tant les rapports sociaux figés que les fictions de l'individu isolé (les robinsonnades), et qui mettent à mal aussi bien, là aussi en dépit des apparences, les conceptions psychologues (primat de l'individu) et les conceptions sociologues (primat de la société) ? Ce qui écorne la foule, ce qui brise les conventions, ce qui met à bas la suggestion, c'est ce qui est si souvent considéré comme inutile, futile, gratuit (à juste titre pour certains et on comprend dès lors lesquels) : c'est la névrose, c'est le symptôme, et c'est l'amour d'une femme. Et c'est ainsi que tout est dit de ce qui peut à la fois s'attaquer au social comme rapport prescrit, qui brime et qui bride, et fonder un lien social qui fait ses droits, qui rend justice à ce qui est opprimé et réprimé, refoulé. Car c'est bien dès lors la seule voie pour sortir de l'impasse, la seule issue à forer, à forcer pour dépasser et l'isolement individualiste et le collectivisme totalitaire. En effet, il serait erroné de penser que ce qui vaut à l'individu d'être repoussé, mis à l'écart, tenu en marge de la société, le voue aussi à refuser, lui, toute relation à ses semblables, l'oblige à récuser tout rapport avec ses congénères, voire le condamne à repousser tout lien avec la communauté humaine. Ce serait même plutôt le contraire qui est vrai. À cet égard, même la position tragique la plus affichée, la posture romantique la plus résolue contredisent ce

préjugé : de la tragédie antique au romantisme moderne, et d'ailleurs en deçà comme au-delà aussi, tout montre que le symptôme toujours, autour de lui et plus loin parfois, perturbe et affole, inquiète et provoque. La névrose, le symptôme sont certes des formations asociales, mais celui qui en est affecté et s'en fait le support semble n'avoir de cesse de se faire reconnaître dans et par la société, soit malgré elles, voire avec elles, quand ce n'est pas à cause d'elles : il s'applique d'ailleurs parfois à y intéresser les autres jusqu'à les y impliquer à l'occasion. Quant à l'amour d'une femme, il ne reste jamais longtemps sans concerner, déranger et changer l'entourage proche ou lointain (et même l'humanité et le monde entiers, si on en croit ce que dit Lacan, à propos du mariage, dans le livre II de son *Séminaire* !).

Ce qu'on peut dire d'abord, c'est que sans aucun doute névrose, symptôme et amour sont de solides raisons pour sortir de la foule conventionnelle, s'extraire de la masse anonyme, voire (selon la formule et le souhait de Kafka) quitter le rang des meurtriers. En revanche, en contrepartie et en retour, la névrose contraint la société à prendre acte quand même de ce que pourtant elle s'acharne à réprimer. Le symptôme (et l'amour) force(nt) la communauté à faire ses droits, à rendre justice à cela même qui lui échappe, qu'éventuellement elle réprouve, et qu'elle ne peut ni intégrer ni résorber, ni résoudre ni dissoudre ; et qui plus est, comment nier que l'humanité – et actuellement plus que jamais ! –, l'humanité comme telle (espèce et substance) en est rendue à compter (ne plus compter que ?) sur l'amour (comme sur le symptôme) pour sa subsistance et sa survie. Peut-on imaginer notamment réponses plus ajustées et plus dignes que le symptôme et l'amour au camp de concentration, restreint ou généralisé, à la Shoah comme au capitalisme ? C'est en tout cas ce que dit Imre Kertész de l'amour par rapport à la Shoah. Je suis porté à croire ce témoin majeur, qui nous a fait passer quelque chose de l'expérience du camp d'extermination et quelque chose de la nécessité, pour les survivants comme pour ceux qui viennent après Auschwitz, d'y répondre, de se mettre et de rester à la hauteur de l'événement pour en empêcher le retour, ce qui n'est pas joué ni gagné, loin de là. Comme il y a une résistance à Auschwitz et au retour d'Auschwitz, à la domination et à l'expansion du capitalisme, à toutes les cultures, pures et dures, de la pulsion de mort et à toutes les entreprises, systématiques et délibérées, d'exploitation de l'homme par l'homme, il est impossible que n'existe pas un lien social, fût-ce à titre d'ébauche ou en guise de résidu, susceptible de contenir et d'activer et la névrose, et le symptôme, et l'amour. L'espèce humaine, tant qu'elle se maintient et se survit (jusqu'à quand ?), en fait le plus grand cas, même s'il est vrai que c'est pour le meilleur comme pour le pire : il est par contre clair que, quand elle les nie ou les renie, ce n'est jamais que pour le pire. Du coup, et c'est ça qui nous intéresse, pour l'association psychanalytique entre autres choses, on peut dire que la constitution même du lien social, c'est sa création continue : pas de fondation proprement dite du lien social sans son invention

constante. Le lien social tel quel, c'est son renouvellement même, permanent : désir indestructible, symptôme inéliminable, constance de la pulsion. À l'association psychanalytique de ne pas démeriter ni déchoir de ce pousse-au-lien et de cette pousse du lien qu'entretiennent déjà et d'emblée la névrose, le symptôme et l'amour. Encore faut-il les considérer comme ces maladies, inhumaines mais qui font exister le sujet, c'est-à-dire par quoi seulement il a ses chances de se rendre présent et à lui-même et au monde et à l'autre.

C'est là ce que Lacan déploiera dans son enseignement jusqu'à la théorie des discours : les futilités qui ne nous ramènent pas en deçà des utilités, mais nous portent au contraire au-delà ; la jouissance, comme ce qui ne sert à rien, là où se pose, à côté ou en sus de l'utilité de l'utile qui mène si souvent à la passion des vanités, la question de l'utilité de l'inutile qui fait savoir le goût de la gratuité. Nouvelle version du passage de l'envie à la gratitude, pour reprendre les termes de Mélanie Klein. Et c'est déjà ce qui change tout, en même temps dans la conception à se faire de l'association : une conception qui n'assimile plus la loi des hommes au surmoi féroce et obscène (à l'institution horde sauvage, tribu barbare !), mais qui prend fait et cause pour la relation de la loi, la loi interhumaine, au désir, humain et inhumain. Priorité donc non à la concurrence, voire à la lutte à mort, sous le haut patronage de l'institution et de son surmoi, mais à la coexistence pacifique, à la cohabitation volontaire, à la colocation consentie des désirs dans l'association, grâce au symptôme et à la grâce du symptôme. Je donne là, sans aucun doute, une lecture très personnelle de Freud, de Lacan, du passage de l'un à l'autre. Est-elle pour autant fautive, idéaliste ou irréaliste, et étrangère à la psychanalyse ? Je ne le crois pas. Dans les failles indiquées par Freud et Lacan, je cherche ce qui rend raison de la psychanalyse, et puis à travers elle, voire au-delà, ce qui rend compte de ce qui préserve et reconduit la relation à la substance humaine, une relation de mesure, de « concernement », d'identification. Car je fais l'hypothèse que c'est là, et là seulement, que l'association psychanalytique a sa raison d'être et ses racines, qu'elle peut trouver ses bases et prendre son départ. Freud en trace l'esquisse, probablement plus dans son invention et son œuvre que dans son association. Lacan, lui, en donne les coordonnées, davantage ou en tout cas tout autant semble-t-il dans ses actes – scission, excommunication, fondation, dissolution – que dans son école proprement dite.

Je suis frappé par la quantité de textes chez Lacan qui lient explicitement le sujet et le social (pour employer un terme vague mais générique, qui ne différencie pas encore cependant rapport et lien, sans parler du discours et du hors-discours), sans oublier de plus qu'il n'est guère de textes chez lui, même les plus cliniques ou les plus logiques, qui n'évoquent cette question çà et là, par allusions rapides, pointes ironiques ou critiques, etc. Je ne ferai pas un relevé exhaustif, mais la liste est impressionnante, depuis les écrits les plus précoces jusqu'aux plus tardifs. Dans les écrits ou

textes, je compte les retranscriptions des séminaires, qui sont plus de l'ordre de l'oral il est vrai. Ça commence avec la question du temps logique mais aussi l'intervention sur la psychiatrie anglaise dans la guerre. Ça se poursuit avec ce que Lacan nomme ses « antécédents ». Ça va culminer plutôt que se terminer avec la formidable construction sur les discours (qu'on peut dire « pompés » à Foucault, à ceci près que celui-ci s'intéresse aux différents régimes de la vérité – régimes amaigrissants, si j'ose dire ! –, tandis que Lacan vise le traitement de la jouissance, pour quoi il n'y a ni thermodynamique ni économie mais simplement une approche en termes logiques, la logique y étant suivie comme science du réel). Il faut sans doute ajouter ce qui a trait au symptôme-sinthome (et aux nœuds), mais ça c'est un travail qui nous attend, même si Lacan a fait plus que de l'ébaucher, notamment avec ses conférences sur la religion, le discours capitaliste, le discours analytique, et sans doute bien d'autres (notamment la « Proposition d'octobre » : ça sonne un peu – l'a-t-il fait exprès ? – comme révolution d'octobre). Alors tous ces passages devraient nous inspirer, nous inquiéter, nous interroger, nous questionner... et nous forcer à inventer une autre association, toujours, une association autre. Autre que quoi ? Autre que tout ce qui s'enferme dans des conventions et qui, plutôt que d'aller vers sa propre mort et disparition, conduit à la mort du désir et à la transparence du symptôme (transparence du symptôme, c'est ce que Bruno avait proposé pour qualifier ce qui frappe la [ou de] débilite, et ça convient ici, je crois). C'est bien le propre du phénomène d'institutionnalisation, quand le mouvement de l'association n'arrive plus à prendre le pas, à faire prime.

Je vais être rapide – et caricatural – concernant les ressources de doctrine que l'enseignement de Lacan nous livre et qui s'appliquent à l'association. Le texte sur le temps logique et l'assertion de certitude anticipée est aussi un écrit sur le fonctionnement du collectif. Le temps du sujet qui, suivant certaines étapes (Freud disait : voir, juger, décider, vouloir ; Lacan propose : voir, comprendre, conclure), prend la parole (fût-ce en se taisant), qui prend position (fût-ce sans bouger), qui finalement prend barre sur l'Autre (fût-ce par la protestation), ce temps de sujet donc est indissociable de la fonction de la hâte qui fait l'ouverture à et de l'action de la cause (rien à voir avec la précipitation qui presse à suivre un standard, à se conformer à une norme, à se fixer à un idéal). Or cette prise du sujet et cette ouverture sur la cause sont concomitantes, coextensives de la constitution du collectif, non pas en tant qu'il imposerait sa marche à l'individu mais plutôt en tant qu'il dépendrait du pas que fait chaque individu (et de la façon dont il le fait) à la fois sans attendre que d'autres le lui dictent ou le fassent pour lui *et* en se prêtant à ce que les autres puissent compter sur lui faisant son trou et prenant sa part (y compris la manière dont il s'y prend, voire y échoue). Il s'agit là non pas d'un modèle idéal mais du ressort réel du social que l'institution ou la foule conventionnelle réussissent plus ou moins à occulter et dissimuler derrière l'écran des idéaux, des valeurs, des normes et des standards. Mais il faut

réfléchir au fait qu'aucune formation sociale, même la pire, ne peut se passer de ce noyau actif. L'association psychanalytique devrait en faire son affaire au lieu de se fier aux formes juridiques, universitaires, voire scientifiques (quand ce n'est pas religieuses ou militaires !).

Poursuivons. Le texte sur la psychiatrie anglaise fait valoir l'importance et l'efficacité du groupe sans chef, groupe de pairs, contredisant l'idéologie commune qui serine (et surine le désir) sans cesse la formule qui veut qu'il faille toujours un patron, sans quoi c'est le bordel. « Il nous faut un chef, on ne peut rien sans ça », « vous voulez un maître, vous l'aurez ». Encore faut-il ajouter que l'essentiel est non pas d'être débarrassé du chef (ça soulage un temps seulement) mais l'existence d'une tâche ou d'une œuvre commune dans laquelle chacun a sa part à prendre. Inutile de dire, mais peut-être que ça va mieux en le disant, que c'est un point décisif pour une association au sens strict : une autorité, qui est moins détenue par tel ou tel sur les autres que reconnue par tous et chacun pour fonder ce que l'on fait ensemble et tout un chacun ; une responsabilité qui échoit également à chacun, et qui n'est pas le fait d'une culpabilité, voire d'une dette (soit ce qui pousserait à réparer, soit ce dont on se contenterait de s'acquitter), mais qui revient à chacun sans exception, là où il se sait et se reconnaît « coupable du réel » (Lacan). L'autorité pour nous, est-ce Freud ou Lacan ? Ça serait déjà bien et en tout cas beaucoup mieux que les petits maîtres, les « centimaîtres » ou contremaîtres comme je les appelle – pourquoi nous le cacher, nous en avons connus ! – (les senti-maîtres, ceux qui se sentent et sont sentis comme tels). Parmi nous, dans l'association, il y en a qui ont une avance, qui font le poids, qui s'y connaissent plus que d'autres, c'est vrai. Mais il me semble qu'ils sont d'autant plus appréciables et estimables et respectables (et même aimables) qu'ils ne se posent pas en « faiseurs » d'autorité ou en autorités incontestables, mais plutôt comme passeurs, portiers, pourquoi pas concierges (belle occasion de réhabiliter les concierges !) qui ouvrent à ce qui fait autorité, qui les et qui nous dépasse. Peut-être que je force les choses, mais je ne le crois pas : j'ai beaucoup de noms en tête, il y en a certainement d'autres, mais, en ce qui me concerne, il me semble que ce qui fait réellement autorité est moins dû à une personnalité qui en impose et s'impose (même si, ma foi, ce n'est pas sans importance ni négligeable) mais plutôt à quelqu'un vraiment et réellement quelqu'un mais qui s'efface derrière ce qui fait autorité, pour faire ressortir ce qui fait autorité (un dire inédit, qu'il soit de lui ou d'un autre, mais qu'il extrait et fait valoir).

Ainsi, Freud et Lacan s'effacent et disparaissent (« je suis obstiné, je disparaîs », Lacan) pour mettre en avant la psychanalyse, pour laisser se mettre en avant la psychanalyse. Mais mieux, ou pire, encore : je crois fermement que celui dont on dit – donc, à mon avis, dans un raccourci – qu'il fait autorité, celui-là a cette générosité, il a ou il fait ce don qui consiste à encourager chacun, quiconque, à « faire autorité »

à son tour, à sa place, à sa façon, à sa guise. Celui dont on dit qu'il fait autorité – et qui fait plutôt en sorte que l'autorité soit une autorisation donnée et non pas un pouvoir exercé ou conquis – à la fin redevient quelconque. Ainsi que le fait Freud, qu'un journaliste interroge, à la fin de sa vie, sur sa fierté de découvreur, d'inventeur, qui a une œuvre à son actif, et sur l'importance de ceci dans le regard qu'il jette sur lui-même : Freud lui répond que c'est alors moins important pour lui, comme satisfaction, que le spectacle d'un arbre en fleurs derrière la fenêtre. Étonnant voyageur, comme dirait l'autre ! Occupez-vous, à votre tour, de la psychanalyse, et laissez le vieux monsieur goûter la beauté des derniers printemps qu'il pourra connaître. Moi, personnellement, j'aime Freud pour des trucs comme ça : faire ce qu'on a à faire et laisser la suite à d'autres, pour qu'ils soient à la hauteur. Quelle est l'alternative à ça, si ce n'est la prise et la conservation du pouvoir, la détention du privilège des compétences, la conviction de faire partie des élites, la croyance aux valeurs et à l'excellence ? N'est-ce pas incroyable qu'on en arrive là en psychanalyse, après avoir fait une psychanalyse (mais la psychanalyse peut se perdre, dit Freud), qui en principe nous apprend le malheur banal, le malaise dans la civilisation, la détresse et la déréliction – humaines, inhumaines –, la souffrance d'exister, à « se savoir réduit à ses propres ressources »... et à faire face à cette indignité de vivre, à cette honte de vivre sans fausse modestie, sans lâcheté, certes, mais certainement sans arrogance ni mépris, notamment pour nos congénères moins heureux, qu'ils soient ou non nos compagnons de misère.

Si nous développons un autre « art de gouverner » – et pourquoi pas ? –, ce sera à la condition de ne pas oublier l'avertissement de Saint-Just : « Tous les arts ont donné des merveilles. L'art de gouverner n'a produit que des monstres. » L'APJL ne se débrouille pas trop mal à cet égard, mais il faut continuer à veiller à donner le pas, la primeur à ce qui fait autorité, sur ce que, pour ma part, j'ose appeler la canaille du pouvoir (je veux dire qu'il faut absolument organiser la perte du pouvoir, non pas seulement parce qu'il y a des abus de pouvoir ou des usurpations du pouvoir mais parce que, foncièrement et fondamentalement, le pouvoir est abus et usurpation, et qu'il soit d'ailleurs dévolu au symbolique n'y change rien, peut-être même l'aggrave, sinon pourquoi la psychanalyse, qui est en cela la seule radicale et révolutionnaire, reposerait-elle, de part en part, sur le renoncement de l'analyste au pouvoir, à toute forme ou manifestation du pouvoir ?). Je pense que ce n'est pas pour rien que Lacan a avancé la formule choc « la psychanalyse *au chef de la politique* » : au chef de, c'est vraiment une ironie qui ne manque pas de sel, ni de poivre, ni de piment, comme lorsque Lacan (*Encore*, p. 88) indique : « Nous ne sommes [les analystes] même pas semblant, nous ne faisons qu'en occuper la place pour y faire régner l'objet *a*. » Même pas semblant, faire régner l'objet *a* : même pas ce dont nous avons l'air (et le pouvoir, c'est ça : l'art de se donner des airs !), faire *régner (sic)* l'objet *a* (le déchet, le rebut),



soit faire prévaloir le manant, ou pire, sur le monarque et le souverain. Peut-on imaginer position plus radicale ? Si l'association est en dessous de ça, ça voudra dire vite qu'elle est en dessous de tout ! Et ça se vérifie. Tant pis pour les analystes qui l'oublie. Mais ça ne sera pas sans dégâts : pour la psychanalyse et même au-delà, car si la psychanalyse est pour le meilleur, quand elle déchoit c'est au pire qu'elle mène et de la pire des manières. Nous ne pouvons même pas nous désintéresser de l'irresponsabilité des uns et du cynisme des autres (à commencer par les nôtres, éventuellement), car les effets et conséquences se développent bien au-delà de l'institution analytique. Dès qu'une offre est faite et qu'elle n'est pas tenue, elle pousse à chercher des compensations qui ne se trouvent que dans le retour en force des « dieux les plus obscurs ». Par exemple, les défaillances et compromissions de la psychanalyse, cédant aux sirènes du discours de la science et en même temps aux injonctions féroces et obscènes du libéralisme et du discours capitaliste, tout cela n'est pas pour rien dans le triomphe du cognitivisme et du comportementalisme comme aussi dans les progrès de « la santé totalitaire » (Roland Gori), qui réduit la santé à un capital à exploiter, la médecine à un management du sanitaire, la guérison aux arrangements psychothérapeutiques.

Il y a d'autres éléments (pour les mêmes raisons peut-être) que Lacan met en avant dans les textes déjà cités. Dans les antécédents, à propos de la folie et du crime, comme inhérents à l'humanité (espèce et substance) et à la société (groupe et relations), comme concomitants de la loi et du désir (loi humaine, désir de l'homme), Lacan fait valoir la liberté comme ce dont la folie est le risque et la limite, et à l'endroit du fou, du criminel, de celui qui est égaré dans la galère sociale, le devoir de « fraternité discrète » qui est celui de l'analyste, dont il doit donner l'exemple et montrer l'issue à ses contemporains. Là aussi, l'association psychanalytique se doit d'être un banc d'essai, un terrain d'épreuves (plutôt « sportives » !), peut-être une « terra incognita » : ni couvent ni caserne, en un sens lieu d'asile, mais ça ne suffit pas encore. Bien sûr elle n'est pas une société en miniature ou en réduction, la concrétisation d'une utopie ou le retour à un âge d'or, elle n'est pas non plus société secrète ou secte, groupe d'élite ou avant-garde, elle est plutôt, comme je l'ai dit, le lieu et le moment (l'occasion, la conjoncture, le « *chairoi* ») où l'on extrait, pour les mettre en fonction et à l'œuvre, les raisons d'être et la cause du collectif. Je trouve amusant que, sans les reprendre tels quels à son compte, Lacan ne recule pas devant les mots d'ordre de la devise de la République (soit, il faut le rappeler, la chose publique, les affaires publiques : la Chose, si privée et intime soit-elle, est, *in fine*, « extime » – au centre mais exclue –, ni privilège ni monopole, n'en déplaît aux tenants de l'ordre ancien, aristocratique et monarchique, n'en déplaît aux tenants de l'ordre nouveau, libéral et capitaliste, mais de la responsabilité de tout un chacun et de tous, dans et pour le « vivre ensemble »). La liberté, au-delà du discours délirant de la liberté, pas sans la folie comme son risque et sa limite (donc avec la responsabilité de chacun quant à sa

position). L'égalité, bien plus loin que les discours sur la parité, qui au lieu de fabriquer des types, voire des clones, fait et tient chacun pour unique et incomparable, irremplaçable et insubstituable (pas sans un désir inédit qui fasse place au savoir et au traitement de la singularité). La fraternité, mais non pas celle qui fait le ressort de la ségrégation (nous sommes tous frères, à l'exception de ceux qui ne font pas partie de la bande, de la coalition, de la conjuration), mais celle qui provient du discours et va au lien social (nous sommes frères parce que nous trouvons chacun notre satisfaction dans la réalisation d'une œuvre commune où nous nous reconnaissons comme humains, où nous renouons avec l'espèce humaine comme telle, et par où nous trouvons à nous inscrire dans l'histoire humaine). Peut-être qu'en faisant ce rapprochement, j'y vais un peu fort mais tant pis. En tout cas, dire : liberté, égalité, fraternité, ce n'est pas s'avancer sur des constats, des états de fait, ni prescrire des idéaux (même si ça a pu prendre ce tour plus d'une fois), c'est avant tout démentir que le fait humain (individuel et social) soit une affaire de détermination et de destin, pour affirmer que c'est une question de choix (qui sauve) et de décision (à prendre), même si personne ni rien ne peut les dicter, les ordonner, pas même les prévoir ou les prédire. Donc avec toujours une part de mystère qui demeure, de même que persiste la vie. Car, au contraire de ce que pense et de ce que veut l'homme du commun, qui récuse l'imprévisible et refuse la rencontre, et comme le dit en revanche le poète, René Char en l'occurrence : « Comment vivre sans inconnu devant soi ? » C'est bien là ce que nous font toucher du doigt l'homme de la vérité, l'homme d'action et notamment le révolutionnaire, le créateur d'un style, sans oublier l'analyste.

Freud et Lacan nous ont appris à cerner et à nommer les formes et les modes de cet inconnu qu'il faut avoir devant soi : l'inconscient, l'Autre, la Chose, la jouissance, la pulsion, l'objet, le symptôme, le sinthome. Il ne s'agit pas, évidemment, de l'éliminer ou de l'évacuer, cet inconnu, mais, là où on s'y heurte, d'interpréter, de limiter, de construire, d'inventer. Il n'est pas plus question d'en faire des mystères que de lui opposer sarcasme, mépris ou ignorance. L'association n'est psychanalytique que si elle donne à cet inconnu la part qui lui revient, si elle lui fait un sort qui lui convienne : soit qui, comme tel, procède *de*, et procède à une création individuelle *et* collective (car il vaut mieux, tant pour l'association dans son ensemble que pour chacun de ses membres, ne pas « se prendre pour », ne pas s'en croire, pour autant que ce qui crée dépasse le créateur, qui n'est tel que d'y consentir). En ce domaine, les standards et les variantes de l'institution type (fût-elle baptisée école) ne valent pas mieux que les standards et les variantes de la cure type. Ni la mainmise d'une solution générale, ni l'addition de solutions particulières. À ce qui est de l'ordre de la passion de la vérité (on sait à quoi mène l'empire du pur, qui ne vaut pas mieux que l'emprise du pire) comme à ce qui relève des variations narcissiques (soit le « narcynisme » propre à notre époque), il faut préférer ce qui ressort du champ de la « varité » (vérité dans la

variété, « diversel » ou universel de la diversité) du symptôme, du symptôme proprement dit au sinthome inédit, à l'inédit du symptôme.

Je ne sais pas si j'arriverai à dire tout ce que je voudrais dire, je vais donc passer par quelques remarques, plus ou moins arbitrairement réunies. Tout d'abord, Lacan, suivant et prolongeant Freud, montre que la naissance, l'effectuation du sujet, comme sa réalisation, sa satisfaction, passe par (ne peut pas se passer de) le rapport à l'Autre et ses métamorphoses : l'Autre, l'Autre barré, l'autre réel (en simplifié). Ces progrès, ces développements dépendent du passage au discours et du lien social comme circulation des discours. C'est une raison pour souligner que l'association ne doit certainement pas viser un « tout-analytique » par ailleurs impossible (mais dont le projet mène au pire) mais un accès à un lien social par le biais des différents discours en exercice. Même si, et parce que, l'association a pour prototype le discours analytique, elle ne doit pas, au contraire, prétendre se soustraire à la circulation des discours. Le mépris, la condescendance, voire l'indifférence, que parfois on affecte parmi les analystes pour les discours de l'hystérique, du maître, de l'universitaire, sont d'autant plus mal venus que la plupart du temps ils renforcent l'emprise et l'empire de ces discours, leur domination, tout en retardant l'avènement du discours de l'analyste lui-même en lieu et place de cette domination.

La deuxième remarque justement que je voulais faire, c'est que l'émergence du discours de l'analyste comme tel dépend de l'existence et de l'exercice préalables des autres discours, de la ronde desquels le discours de l'analyste n'a pas à s'exclure ni à s'excepter, puisque c'est lui qui à la fois permet le passage d'un discours à un autre et en conclut la série et le parcours. Le lien social, c'est l'ensemble des discours, ce que le discours précédent a laissé en souffrance. On comprend alors qu'il y ait « toujours quelque émergence du discours analytique dans le passage d'un discours à un autre » (Lacan, *Encore*). Chaque discours a sa raison, qui a sa limite. Le changement de discours est un changement de raison, qui suppose bien entendu de s'intéresser à ce qui excède la raison dominante, et d'en prendre acte. Est-il si surprenant que Lacan corréle ce mouvement à l'amour, non pas essentiellement parce que celui-ci est déraison et folie (quoique !?) mais surtout parce que l'amour est seul susceptible de faire une place à ce qui ne se sait pas, voire qui s'ignore, et notamment à l'inhumain dans l'humain ? Il y aurait, à cet égard, à interroger le sort et la fonction dévolus au féminin (et pas seulement aux femmes) dans et par l'association psychanalytique. J'avoue franchement, en tout cas, mon étonnement, ma perplexité, mon agacement d'entendre mettre en cause le transfert, et l'amour, dans le fonctionnement de l'association. Comme s'il fallait se méfier de celui-là et dénigrer celui-ci. Or les relativiser, comme illusions et tromperies pures et simples dans l'association, ne vaut pas mieux, et est aussi grave, que de le faire pour la cure elle-même : le transfert n'est qu'apparemment mésalliance ou erreur sur la personne, l'amour est toujours authentique, « la vraie

amour ». Comment des analystes peuvent-ils se dérober à « l'émerveillement du transfert » (Lacan) auquel ils doivent tant sinon tout ? Chaque discours est une modalité du transfert et doit être tenu pour tel, de même que chaque transfert renvoie ou en appelle à tel ou tel type de discours, soit à une étape, un moment dans la circulation des discours et la dynamique du lien social. Il y a lieu de ne pas confondre les manifestations du transfert, auxquelles il n'y a rien à redire, et les usages du transfert dont l'analyste et l'association seraient bien mal inspirés de tenter de se dédouaner, eux qui en sont les premiers responsables (tant de la manœuvre de l'analysant – ou de l'associé – que du maniement de l'analyste – ou de l'association – qu'il vaudrait mieux ne pas laisser virer à la manipulation). Il est, par exemple, des formules qui me semblent fautives sinon répréhensibles et que, pour ma part, je désavoue, voire je réprouve carrément. Ainsi : « On n'a pas besoin de s'aimer pour travailler ensemble ! », ou « l'amour de l'École » (presque comme commandement). Pour travailler ensemble, on n'a peut-être pas besoin de s'aimer (encore faudrait-il regarder ça de plus près), mais, dans l'association, est-ce qu'il ne s'agit que de travailler ensemble ? Je vais y revenir. Quant à l'amour de l'École, bien souvent au détriment de ses membres (comme l'amour de la France au détriment des Français et l'amour de l'humanité au détriment de l'humain), est-ce qu'il ne revient pas à focaliser sur un leader, un chef de file, le tout étant centré alors sur les jeux de pouvoir qui n'ont plus rien à voir avec l'analyse ?

Il est vrai, et c'est une autre remarque, qu'il n'y a pas d'amour sans haine (« hainamoration »), et pas d'association ou de coopération sans un fond de rivalité et de concurrence. Mais l'amour, l'association, la coopération ne sont pas négations ou dénégations de la haine, de la rivalité, de la concurrence, plutôt leur surmontement, leur dépassement, leur « Aufhebung ». Autant dire, à cet égard, qu'il s'agit, pour et dans l'association, de ne pas tout miser sur le pouvoir, ses arcanes et ses chicanes (soit, pour simplifier, le père-la-loi au lieu de la loi du père), mais au contraire sur l'organisation de la perte du pouvoir, dans le but de lui substituer l'autorité, et de remplacer la soumission au pouvoir par le consentement à une autorité. Autant dire aussi qu'il s'agit de contrer les effets de ségrégation, qui sont le résultat le plus clair et le plus évident de toute réunion qui se fait sous l'égide du pouvoir, là où l'unité se fait dans une opposition commune à l'étranger, à l'exclu, à l'expulsé. Une société qui fonctionne au pouvoir, qui marche en vertu de l'Un (donc au S1, à l'union sacrée, au signifiant maître d'ailleurs plutôt qu'au discours du maître), une telle société rejette l'étranger comme hostile (elle ignore le prochain, au fond). En réalité, c'est bien le rejet, massif et exclusif, comme tel, qui est la condition *sine qua non*, le préalable de toute société de l'Un (de l'Un et de la haine). On y fait donc comme si l'on pouvait supprimer dans le groupe toute différence absolue (sinon toutes les différences relatives), comme si l'on devait éliminer du groupe tout ce qui est dissemblable, radicalement

autre, inidentifiable, comme s'il fallait tout nettoyer de l'impur et couper tout ce qui dépasse. Mais en fait ce que veulent ces sociétés de l'Un, ce qu'on y voudrait, c'est résorber, phagocyter ce qui est irrésorbable, inavalable, et c'est aussi trouver ou forcer une commune mesure pour tout ce qui demeure cependant incommensurable (S → et S1 // a). Ce qui est à payer pour cette volonté de jouissance, ce vœu de mort, c'est toujours le prix le plus fort : le renoncement au désir, le sacrifice à la jouissance des dieux obscurs (de nos jours le profit et le Capital, l'exploitation et le pouvoir). Ce qu'on est en droit d'attendre de l'association psychanalytique, c'est qu'elle remette à l'honneur et en fonction l'incommensurable, et c'est qu'elle mette au goût du jour et en avant l'impossible. C'est aussi qu'on y sache que ce qui permet de constituer un groupe (former un ensemble sans nécessairement le fermer) tout en faisant lien (au sens d'un vivre ensemble, pour une œuvre commune), c'est certes un point d'extériorité, un point d'exception, mais qui n'a pas forcément à être « externalisé » ni incarné (que ce soit par un bouc émissaire ou un objet de sacrifice, que ce soit dans un dieu ou un pouvoir), un point d'extériorité qui doit rester idéal (au sens mathématique) et vide, même si ce sont des vivants bien vivants qui le mettent en action et à l'œuvre.

J'ai anticipé sur plusieurs autres remarques. D'abord la distinction entre faire groupe et faire lien, tout aussi indispensables l'un que l'autre. Faire groupe, comme je l'ai dit, renvoie à l'ensemble qu'on forme et qui peut n'être pas fermé. Faire lien renvoie au commun, au collectif, là où se réalise une œuvre avec la contribution ou, mieux encore, l'initiative de chacun, de tout individu, sans privilège ni exclusion, selon son pas qu'il ne fait pas sans (effet de, effet sur) le pas de l'autre. Je ne crois pas qu'on puisse se débarrasser du groupe, « nettoyer [l'association] des nécessités de groupe » (formule par rapport à laquelle je maintiens quelques réserves). Mais il est vrai que l'important dans l'affaire, c'est de donner le pas au lien social tel quel sur la formation du groupe. Et je proposerai même de dire que ce qui pousse à faire groupe, c'est un symptôme social : « Il n'y a qu'un symptôme social : chaque individu est un prolétaire, c'est-à-dire n'a nul discours de quoi faire lien social, autrement dit semblant. »

Je poursuis mon propos, comme je l'ai fait, hier et avant-hier, [...] tellement ça me tenait à cœur. [...] cette fichue association, ça a continué à me travailler. Sans doute parce que je mesure l'efficacité redoutable du lien social, dont l'association est une molécule, moi qui ai eu la chance, dans cette satanée épreuve, de recevoir tant de témoignages de solidarité, de marques de sympathie, de manifestations de compassion (il fut un temps où je la dédaignais plutôt, ce qui n'est plus le cas, même si je pense qu'elle doit être subordonnée à la constance de la solidarité).

J'ai distingué faire groupe de faire lien et je disais que le lien social doit primer sur le groupe, du point de vue de l'association. Faire lien, c'est faire en sorte que tiennent ensemble et qu'œuvrent en commun des parlêtres comme vivants, c'est-à-dire

comme sujets et comme désirants. Rien à voir avec ce que j'appellerai le social tout court, avec la foule naturelle ou conventionnelle, qui réunit en masse (et met à la masse !) des zombies hypnotisés : j'exagère exprès pour donner à saisir la coupure qu'introduit le lien social dans le social « a-lien » si j'ose dire. Ce qui fait lien social prend appui sur le savoir y faire avec le symptôme, sur le sinthome donc, autant que faire se peut : et dans l'association que nous visons, il s'agit bien d'un symptôme spécial puisque c'est l'analyste comme symptôme, l'analyste-symptôme, ou le sinthome de l'analyste. C'est non pas forcer les choses mais les remettre à leur place que de rappeler que l'analyste est finalement le comble du prolétaire (en tant qu'il est déchet de l'humanité, rebut de la jouissance), à ceci près évidemment qu'il en est et qu'il y est *dans* le lien social, où il l'est donc à titre de semblant, en guise d'agent, au nom de la cause (et non pas comme « chair à exploitation »). On voit que l'association, si du moins elle ne démerite pas de la psychanalyse mais au contraire « l'illustre et la défend », fait passer du groupe au lien à partir du retournement du symptôme social au symptôme proprement dit, individuel (tout individu est un prolétaire, sans lien social, mais c'est le pas de chacun qui le fait sortir de cette exclusion et entrer dans le lien), puis à partir du changement du symptôme en sinthome. C'est par ailleurs l'appui du symptôme (jusqu'à l'invention du sinthome) qui est susceptible de soutenir une fraternité de bon aloi, qui soit non pas la fraternité ségrégative ordinaire mais une fraternité de discours : cette « fraternité discrète » qui met en présence l'analysant et l'analyste, qui lie les analystes entre eux, comme camarades, mais aussi aux non-analystes, voire au-delà. À cet égard, je crois en effet que tout ce que chacun des membres de l'association fait auprès des néophytes et des profanes, voire des naïfs et des ignorants (des honnêtes hommes ou même des malhonnêtes), même si c'est une initiative individuelle, en *free lance*, pour promouvoir peu ou prou la psychanalyse – travail en institution, supervisions ou analyses des pratiques, conférences, débats, émissions –, tout cela fait partie de l'association, et que cela mériterait d'en tenir compte plus sérieusement et systématiquement qu'on ne le fait, bien que et justement parce que ce sont souvent des « pratiques confuses ». À partir de là, on peut comprendre, il me semble, ce que signifie la formule « la psychanalyse au chef de la politique » : elle concerne d'abord – même si on gagnerait à l'étendre bien au-delà – l'association qui met aux commandes non la force, brute ou tranquille, du pouvoir, mais l'autorité du discours dans le lien social. Une autorité basée *in fine* – j'abrège quelque chose qu'il faudrait développer – sur le primat accordé au sinthome, dont on peut dire alors qu'il est l'atome du lien social. Enfin ce passage, va-et-vient et progrès, du symptôme au sinthome, qui est le fait de la création, de la cure et de la passe, et que l'association à la fois relaie et assure (cependant sans le garantir), ce passage donc a des répercussions et des conséquences bien au-delà de l'association elle-même, du moins pour autant que celle-ci remplit sa fonction, accomplit ses tâches. L'association n'est absolument pas ni secte ni société secrète, ni même école réservée à une élite, ni club

d'engagés ou d'enragés, ni *think tank* de spécialistes et d'experts. J'y reviendrai en conclusion.

Pour terminer justement, comment définir l'association psychanalytique ? Comme une communauté de biens, d'idéaux et de valeurs ? Comme une communauté de savoir, de vérité, de jouissance ? Entre le service des biens, l'obéissance aux idéaux, le culte des valeurs d'une part, et d'autre part une éthique qui met le désir à sa pointe, il faut choisir. Mais on aurait tort de croire que ce choix est plus facile dans l'association psychanalytique qu'ailleurs : l'histoire du mouvement psychanalytique en démontre amplement le caractère malaisé. Mais peut-on dire pour autant que c'est tout simplement une communauté de savoir, de vérité, de jouissance ? Il ferait beau voir que l'analyste partage l'adulation courante (pour ne pas dire l'adoration de règle) de la science, les passions convenues pour la vérité (celles qui sont sans égard pour la force du réel), les balancements de la culture moderne entre l'hédonisme (« jouissez sans entraves ») et le moralisme (quand ce n'est pas l'hygiénisme qui le remplace). Dirons-nous alors que c'est, ni plus ni moins, une communauté de travail ? Personnellement, rien ne m'énerve autant que l'éloge actuel du travail, abusif et frauduleux, auquel j'opposerai volontiers l'éloge trop peu connu de la paresse (par exemple, celui de Paul Lafargue, le gendre de Marx), manière de remettre en place les exhortations hypocrites du maître moderne au prolétaire : comme autant d'encouragements non pas au travail mais à l'acceptation de l'asservissement du travailleur et de la domination du pouvoir. Une seule réponse digne : la grève ! Cela dit, quand nous parlons de travail dans la psychanalyse, il s'agit de celui de l'inconscient, qui ramène au symptôme, et de celui du transfert, qu'il s'agit de faire virer au transfert de travail, c'est-à-dire que l'important dans l'affaire n'est pas seulement, et même beaucoup moins, le déchaînement du travail (avec l'enchaînement du travailleur qui va avec) que le souci de l'œuvre commune, ce qui est fort différent.

Je reviens tout de même à la question du savoir, sur quoi il y aurait beaucoup à dire : s'il y a là quelque chose de propre à la communauté analytique, c'est bien, outre la reconnaissance de notre rapport à la science, celui de sa limite (« la science se définit de la non-issu de l'effort pour suturer le sujet », « la science n'est que fantasme », Lacan), outre une critique sévère et rigoureuse de la science (l'idéologie qu'elle induit), une culture du « gay savoir », « un goût gai pour le savoir » (Pierre Bruno), dont Lacan nous a donné et montré l'exemple. Et on peut le comprendre, puisque, au bout du compte, c'est le savoir du symptôme, non pas le savoir *sur* lui mais son savoir, car en définitive « c'est le symptôme qui sait » (P. Bruno), de toute façon avant nous et souvent même pour nous, voire sans nous ! Tout ça n'incline pas, en principe, au dogme, et la communauté de savoir qui prend son départ des ressources de doctrine de l'œuvre de Freud et de l'enseignement de Lacan devrait alors être un lieu où l'on s'amuse beaucoup, ce qui n'a jamais empêché d'être sérieux et efficace, loin de là.

Quant à la communauté de jouissance, qu'est ou que serait l'association psychanalytique, elle est quelque peu paradoxale : ce n'est pas une homogénéisation – voire un clonage – des jouissances, mais le contraire, parce que ce serait plutôt une collection de jouissances supplémentaires. Enfin, c'est en tout cas une suggestion que je fais.

Pour finir, y a-t-il une communauté de vérité ? Tantôt on prétend qu'il n'y a de vérité qu'universelle et qu'il n'y a pas besoin de communauté pour la soutenir, tantôt on affirme qu'il n'y a de vérités que partielles (vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà) s'incarnant dans des communautés particulières. N'en déplaise aux philosophes et aux anthropologues d'une part, et d'autre part aux historiens et aux sociologues, il n'y a de vérité que par ce que (et parce que) l'on croit. Peut-être suis-je un peu radical, mais tant pis. Car la question ici, c'est bien de savoir et de dire ce que l'on croit, à quoi et à qui l'on croit : ancêtre, dieu, idole, idéal, chef, patron ? Nul n'y échappe, n'évite au moins de passer par là. Mais dans la psychanalyse, avec l'association, ce qui au bout du compte suscite la croyance, légitime tout au moins la crédibilité, c'est le symptôme, rien d'autre, ni dieu ni maître mais planche de salut. Le symptôme, c'est le nœud au mouchoir ; c'est le temps du sujet comme tel qui n'est pas sans passer par l'Autre jusqu'à apprendre à se passer de lui et jusqu'à chercher à rencontrer l'autre réel ; c'est le lieu et la formule d'embrayage du lien social sur l'asocial, du lien humain sur l'inhumain. Passer par l'Autre, se passer de l'Autre, passer à l'autre (et avec lui), se faire à l'autre, à l'inconnu : c'est ce que permet le symptôme, à condition de s'appuyer sur lui, de lui faire confiance, d'y croire et de le croire. Y croire : c'est la seule chose qu'on puisse prendre comme promesse authentique, parce que c'est la seule qui est tenue. Le croire : croire ce qu'il crée, ce qu'il sait, et qu'on l'aime. C'est quand même ce qui lie le sujet à l'Autre et à l'autre : à l'Autre parce que c'est lui qui met l'inconscient au travail, à l'autre parce que c'est lui qui fait et défait les rencontres. C'est aussi ce qui allie l'asocial au lien social, ou encore la pulsion au désir.

Il est vrai que les analystes se recrutent parmi ceux qui croient à l'inconscient, mais ils se font avec ceux qui croient au symptôme, qui croient le symptôme. Il ne s'agit pas seulement, il ne s'agit plus du tout de croire en l'Autre ou de croire en soi (endroit et envers), ni d'avoir confiance en soi ou de faire confiance à l'Autre. Si on peut croire – c'est pas dit, c'est à faire –, c'est « à-soi-avec-l'autre » : faire en sorte qu'il puisse compter sur moi (Marie-Jean Sauret), et c'est à partir de là, ce n'est qu'à partir de là que je peux savoir où et comment me fier à lui. Il n'y a pas d'autre voie, pour l'association, que la générosité, le don, la gratitude, qui ne sont pas affaire de bonne volonté et de bonnes intentions mais qui dépendent d'un acte de foi : le consentement au désir, la croyance au symptôme, au désir comme ce qui en veut plus que moi, au symptôme comme ce qui en sait plus que moi. Si donc l'association est une communauté, c'est en tant qu'elle met au cœur de son fonctionnement le rapport de chacun et au symptôme (jusqu'au sinthome), et donc à l'acte. L'association psychanalytique,



ça va de soi mais encore mieux en le répétant, considère non seulement chacun comme sujet mais aussi et surtout le symptôme de chacun, chaque sujet et son nom de symptôme. Dans les associations dignes de ce nom, on repère non seulement un style mais plusieurs styles qui traduisent cette double considération. Enfin, si l'association est une communauté, c'est dans la mesure où elle met en avant l'intérêt et le soin pour le rapport de chacun à l'acte, là où il est seul mais pas le seul (et non pas seulement pour le rapport au travail !). Je n'en dirai pas plus ici sur ce point.

Je voudrais conclure sur deux réflexions, qui valent ce qu'elles valent mais que je ne censure pas. Depuis Freud se pose la question de la dissolution de l'association. Il proposait (ça n'a pas été retenu) de dissoudre à intervalles réguliers, pour recommencer à nouveaux frais. C'est bien loin de l'idée d'une association inamovible et unique. Lacan, lui, a connu scissions et excommunication même, et il a prononcé la dissolution de son École. On sait la conjoncture des ces événements : une dégradation de la psychanalyse, une réprobation et une condamnation vis-à-vis de celui qui prônait le retour à Freud (le sens du retour à Freud, c'est le retour au sens de Freud), une volonté d'en finir avec une école qui faisait tourner en eau de boudin l'enseignement lacanien. On connaît la suite, avec la création de l'ECF (adoptée par Lacan), en même temps puis plus tard la mise en place d'une série de groupes (la fameuse « nébuleuse » lacanienne) jusqu'aux Forums et à l'APJL. Pierre Bruno faisait un jour la remarque selon laquelle on n'avait sans doute pas poussé encore assez loin la « dissémination » des associations pour que l'avenir de la psychanalyse soit assuré. Dissémination : c'est un mot d'ordre qui conviendrait tout à fait pour l'association, chacune cessant de se croire éternelle et de se prendre pour la seule, pour ne pas dire « la bonne ». Rien ne fait obstacle à penser une multiplication des associations, une diversification de l'association (on aurait tout à gagner à ne plus croire à l'existence de L'Association, comme certains croient à l'existence de La Femme). Étendre et promouvoir la diversité des styles (le « diversel » plutôt que l'universel) seraient une chance de plus, peut-être la seule raisonnable à ce jour, pour la psychanalyse, qui se fie davantage à la « varité » des symptômes qu'à la vérité d'un savoir formaté. Mais évidemment il faudrait pour cela renoncer à l'amour et à la protection des chefs, comme aussi aux secours de la religion du pouvoir. Il semble que beaucoup d'analystes n'y sont pas prêts, et c'est un euphémisme !

Je dis souvent que c'est la psychanalyse qui m'a appris qu'il y a des choses qui peuvent être plus importantes que la psychanalyse elle-même (c'est un propos de Michel Silvestre qui avait attiré mon attention là-dessus). Et pourtant la psychanalyse m'intéresse, me concerne et m'importe, au point d'avoir laissé tomber bien des choses pour elle. Mais je maintiens mon point de vue. Lacan fait remarquer que, durant la Seconde Guerre mondiale, les psychanalystes n'ont guère été à la hauteur, pressés de trouver refuge (on peut le leur reprocher !), peu pressés de trouver une riposte à ce

qui était en train de se passer. Freud (et quelques autres) fait un peu exception, lui qui résistait à quitter l'Autriche où il se savait en danger. Ça m'amène à dire que l'association ne devrait pas laisser ses membres sans biscuits dans une situation (guerre, tyrannie, totalitarisme, mondialisation !) où ce sont les ennemis du genre humain qui ont le haut du pavé, alors que la psychanalyse est mise à mal ou à bas. Lacan pose la question de ce qui tient lieu de la psychanalyse quand elle n'existe pas encore et de ce qui en tiendra lieu quand elle n'existera plus. Et il répond que c'est le symptôme, avec son effet révolutionnaire. Le symptôme en tant qu'il ne peut être ni éliminé ni empêché, car il n'y a pas de forclusion du symptôme, mais qui peut être sans doute plus ou moins neutralisé ou occulté. Voilà donc la chose « la plus importante ». Il serait bien que l'association se règle là-dessus et non pas sur la conservation de l'association pour elle-même (esprit de clocher), et même pas non plus sur la préservation de la psychanalyse pour elle-même (qui vire alors au mieux, ou au moins pire, à la religion, au pire au discours pesteux tout entier au service du discours capitaliste). Car la psychanalyse a été inventée au moment même où le maintien de la relation à la substance humaine était en danger, pour la rétablir et la renforcer. Mais elle ne peut le faire qu'à l'aide du symptôme, l'invention de réel de chacun. S'il ne reste que ça, le symptôme, comment faire pour se mettre de ce côté-là et s'y tenir ? C'est la question posée au psychanalyste et par lui, c'est la question même de l'espèce humaine et de sa survie. Le symptôme, c'est l'humain en tant qu'il « contient » l'inhumain, toujours de la manière la plus singulière. L'association serait une république et une démocratie des singularités : pourquoi pas et n'est-ce pas la meilleure condition de subsistance pour une société ? La preuve par les cartels, par les groupes sans chef de Bion, par ce que nous avons initié à l'APJL (non pas un travail sans maîtres, puisque chacun peut le devenir en quelque sorte, à son tour, à sa manière ; mais un travail qui mobilise chacun sans la dévotion pour *le* maître).

Le sort fait par contre au symptôme dans notre monde et à notre époque est misérable, sous les coups du management et du marketing : le capitalisme régnant certes n'en peut mais, vis-à-vis du symptôme, et cependant il ne cesse de l'invalider ou de tenter de le contraindre, à défaut de pouvoir le supprimer, au risque de tuer le désir en chacun. Depuis Freud, c'est la psychanalyse, à peu près seule, à l'exception de l'art et de la création (de fait réservés à des privilégiés ou des chanceux), qui fait ses droits au symptôme. La ligne de conduite de l'association doit être le développement de la psychanalyse comme défense et promotion du symptôme (qui n'est pas que sa « matière première » et sa cause, mais aussi le lieu et la formule de la préservation de l'espèce humaine, l'endroit et le moment de l'humanisation et de l'humanisation, lesquelles consistent à intégrer – et non pas à rejeter ou répudier – l'animal, le sauvage, le primitif, le barbare, l'inhumain donc et le criminel ! Soit ce dont nous sommes encore bien loin, étant à peine sortis – si nous en sommes sortis – de la

préhistoire, le symptôme étant, n'en déplaise aux ennemis du genre humain comme à ses grands meneurs – « veneurs » serait mieux dit ! –, le seul véritable civilisateur). Un lien social qui rendrait justice au symptôme ne rendrait pas vaine la psychanalyse mais prendrait sa suite.

Serait-ce trop demander à l'association de se situer dans cette perspective où elle ne ferait pas ou plus de la psychanalyse son monopole, son pré carré, mais où elle ferait école (et usine et laboratoire et terrain de jeu) pour le discours analytique, pour sa propagation qui va à l'encontre de toute domination et donc de la mainmise sur le symptôme ? En ce sens, la psychanalyse et son association sont forcément anticapitalistes (contre toute civilisation de l'exploitation et de l'oppression, soit de la réduction du symptôme à la portion congrue), qu'elles le veuillent ou non, et même si elles l'ignorent (voire prétendent le contraire). L'association psychanalytique en ce sens ne peut coexister pacifiquement avec le discours capitaliste qu'à coups de compromissions et au prix de sa corruption. Comme la psychanalyse est, depuis ses débuts, une alternative à la déshumanisation capitaliste, l'association psychanalytique est un obstacle à la domination et à l'expansion du discours capitaliste. À condition il est vrai qu'elle le sache, ne se renie pas et l'assume. La résistance au capitalisme destructeur (la déshumanisation, la généralisation du camp de concentration [Giorgio Agamben]) est sans doute d'abord le devoir de n'importe quel citoyen de nos sociétés modernes. Mais c'est aussi la fonction particulière, un cas d'espèce, d'un groupe même restreint (l'association) qui dispose d'une pratique inédite dans l'histoire humaine : une pratique délicate et discrète, pourtant seule à même sinon de sauver l'humanité (elle se sauvera ou se perdra elle-même toute seule !), en tout cas de préserver les chances d'une espèce unique en son genre, puisqu'elle est bien la seule susceptible d'échanger la soumission à ses déterminations pour le choix du symptôme et donc pour l'invention d'un destin, de plus en plus libre et responsable (de la vie entre autres !). C'est là le rendez-vous que nous avons avec l'histoire humaine, à commencer par celle de notre temps mais qui les rejoint, voire les résume tous (du moins ceux qui nous précèdent).

P.-S. : Si je devais donner un intitulé à cela, ce serait : « L'association, à la lettre ».